



Mardi 19 janvier 2020
Gouverner la technologie : les leçons d'une pandémie
Eric Salobir op
Sven Ortolì

Pourquoi le Vatican a pris cette décision de confier à un dominicain cette mission d'observation sur les nouvelles technologies ?

L'Église a toujours eu un rôle marquant dans les sciences et dans les siècles. Il est normal que l'Église s'intéresse à toutes ces questions-là, comme elle s'intéresse à toutes les questions qui ont un impact sur la vie des humains. L'Église : expert en humanité.

Qu'est-ce que la pandémie a changé dans le regard que vous portez aujourd'hui sur l'actualité ?

Cette pandémie est un drame mondial, mais c'est aussi une crise, et comme toutes les crises ce sont des moments où les choses peuvent bouger. C'est donc l'opportunité de transformer ce drame humain en rebondissant mais pas sur la même trajectoire. Nous prenons conscience de certaines choses : par exemple notre technologie aussi sophistiquée et coûteuse qu'elle soit ne nous a pas suffisamment protégés et ne nous a pas permis d'anticiper cette pandémie. En revanche elle a permis de trouver des solutions pour les vaccins très rapidement.

Les vaccins ont été mis sur le marché très vite, et nous n'avons pas beaucoup de recul sur les effets secondaires. Mais l'éthique est toujours un compromis. Nous sommes obligés de choisir le moindre risque ou la situation la moins désastreuse.

Comment peut-on réguler. Qui va faire l'arbitre ?

L'Église n'a aucun pouvoir de régulation. C'est sa faiblesse, mais cela peut aussi être sa force. Il y a une french tech, mais il n'y pas de Vatican tech. L'Église n'a pas d'économie, d'intérêt à défendre, ce qu'elle peut faire c'est montrer une direction et créer un dialogue. Il y a une prise de conscience des entreprises sur les questions éthiques. Les inventeurs de technologie se sont longtemps retranchés derrière le fait qu'ils n'étaient pas responsables de la façon dont on se servait de leur invention. Aujourd'hui ils réalisent que cette position n'est plus tenable et qu'ils ont une vraie responsabilité. (Exemple des réseaux sociaux)

Comment fait-on l'éthique ?

Avant, il suffisait de réunir un comité d'éthique qui donnait un certain nombre de critères de l'ordre du commun que l'on suivait, ce qui évitait d'être malveillant ; mais il faut peut-être changer son regard sur ce qu'est l'éthique. L'Église va pouvoir apporter une éthique du principe c'est-à-dire : « ce que tu fais, est ce que tu aimerais le généraliser ? ». Cela permet de faire changer la vision de l'éthique, notamment prendre en compte les différentes cultures, une dimension de l'humain. Dans cette dimension de l'humain vient se positionner la dimension spirituelle. La dimension spirituelle n'est pas seulement une relation à Dieu c'est aussi une relation à l'homme, conçu comme à l'image de Dieu. C'est donc la place de l'humain qui intervient dans la notion d'éthique. On ne peut bâtir une société sans que l'humain soit le facteur de résilience.

Nous nous dirigeons vers une économie de la plateforme. Nous déléguons à l'humain la vulnérabilité, l'humain devient la partie fragile. L'humain reste au cœur du projet de société. L'humain c'est le contrat social, c'est le contrat pour faire société, mais la société n'a de sens que si ce sont des humains que l'on considère comme des humains, et non pas comme des unités de production.

Le regard humaniste est critiqué depuis le vingtième siècle. Aujourd'hui nous sommes dans une perspective très opérationnelle.

En effet l'humanisme tel que je le décris ne fait pas l'unanimité. Il y a une forme de feuilletage de l'humanité, car jusqu'à maintenant on considérait l'humanité comme une et indivisible et donc tout le monde partageait les mêmes droits humains.

L'idéologie transhumaniste a pris un grand coup dans l'aile avec cette crise sanitaire. La personne augmentée a ses limites, car s'il y a des surhommes il y a des sous-hommes. Jusqu'à quand les droits humains vont s'appliquer à tous ?

Les GAFAM sont-ils à l'écoute de ce que l'Église peut leur dire ? Ont-ils un pouvoir exorbitant ? L'Église a un pouvoir spirituel, un pouvoir moral mais qui est moins important aujourd'hui qu'avant les GAFAM.

L'acronyme GAFAM n'est pas justifié car ce sont des entreprises qui ont des business models différents, et donc vont être confrontées à des questions éthiques différentes. On ne peut les mettre dans un même lot. Aujourd'hui il y a une guerre entre Apple et Facebook. Facebook a besoin de la publicité pour vivre, alors, qu'Apple vendant des appareils, peut se permettre de ne pas gagner plus d'argent avec les données et elle peut interdire aux autres de toucher aux données de ses propres clients.

On reproche à ces entreprises d'avoir pris une telle taille qu'elles finissent par représenter un risque systémique.

Avez-vous des relations avec la Chine ?

C'est plus difficile, pour plusieurs raisons. Avec la Silicon Valley, même si ils sont un peu éloignés de nos préoccupations au niveau éthique, nous partageons un même terreau, une civilisation nord occidentale, un substrat commun, là où avec la Chine le substrat est radicalement différent. En Europe la tyrannie, la dictature est le pire démon alors qu'en Chine l'ordre de la république est une condition nécessaire pour garder une forme d'harmonie. L'harmonie est plus importante que la liberté. Nous sommes sur des substrats anthropologiques et culturels très différents. En Chine c'est un capitalisme d'état qui correspond à un projet politique. Il peut y avoir une grande entente entre le gouvernement américain et une entreprise de la Silicon Valley, en revanche, entre le gouvernement chinois et une entreprise chinoise, c'est plus qu'une grande entente, c'est un alignement total.

La Chine nous donne l'exemple en ce moment de l'utilisation des nouvelles technologies qui ressemble à une dystopie. Vous qui êtes en contact avec le Vatican, la Silicon Valley, que pensez-vous de la position de l'Europe ? Peut-elle tirer son épingle du jeu et comment ?

Dans ce monde de tension entre les Etats-Unis et la Chine, l'Europe n'a que quelques années pour se positionner si elle veut jouer un rôle qui soit autre chose que d'être un terrain d'affrontement ou un marché.

La façon de se positionner c'est de faire valoir, alors que nous sommes un continent qui représente un marché important et solvable, nos spécificités culturelles à travers la réglementation, ce que nous avons commencé avec le RGPD, mais il faut aussi que les utilisateurs européens commencent à s'intéresser à ce que l'on fait de leurs données. Il y a une sensibilisation de plus en plus grande sur ces sujets (ex : dernière information sur WhatsApp).

On ne peut attendre de l'Etat ou de l'Union Européenne seuls qu'ils nous protègent. Il faut que chacun prenne ses responsabilités sur la façon dont il partage ses données. Si nous utilisons un service gratuit, nous ne sommes pas le client mais le produit que l'on vend. Il faut préférer être un client plutôt qu'un produit.

L'éthique et la morale sont donc une nécessité absolue dans ce domaine. Comment cela se traduit-il dans les faits. Y a-t-il des contre-pouvoirs qui apparaissent ? Quels genres de contre-pouvoirs. Comment voyez-vous cette évolution ?

Il y a trois types de contre-pouvoirs

- Le premier c'est la régularisation. Quand quelque chose est interdit on ne le fait pas.
- Le deuxième c'est le pouvoir du consommateur. Quand quelque chose n'est plus utilisé, ou ne se vend plus, cela disparaît. (Ex Yuka).
- Le troisième c'est le pouvoir des actionnaires. Nous avons les frémissements d'un capitalisme un tout petit peu plus responsable, nous commençons à avoir des fonds d'investissement, un certain nombre de structures, dire qu'ils refuseront d'investir dans telle ou telle entreprise s'ils ne respectent pas un certain nombre de critères.

Nous essayons de mettre en avant des outils de mesure, car ce qui n'est pas quantifiable n'existe pas.

L'Europe pourrait participer à la création « d'une boussole éthique ». Ce serait notre plus-value ?

Il ne faut pas que l'on devienne un continent uniquement régulateur. Un énorme travail est fait, on voit apparaître beaucoup de licorne, la french tech a bien résisté à la crise de la pandémie, il y a quand même des choses qui peuvent émerger. Mais il faut que l'on flèche les capitaux vers les secteurs stratégiques. Il faut que l'on gagne en autonomie technologique, que l'on regagne une forme de souveraineté à ce niveau-là. En revanche cette souveraineté ne sera pas une autarcie car

on ne va pas créer un équivalent de Google ou Facebook, cela n'aurait économiquement pas de sens. En revanche on sait que les cycles d'innovation sont très rapides, c'est un peu comme des vagues qui arrivent très rapidement, à nous de repérer la suivante et de la surfer. On voit qu'il y a la réglementation d'un côté et le fait que l'on investisse plus. Il faut une vraie volonté politique, un vrai engagement et un vrai investissement.

Est-ce que cet engagement existe en France ?

Nous sommes un pays qui ne s'en sort plutôt pas trop mal. Nous sommes assez bon en terme d'éducation. La Silicon Valley était ce qui attirait les talents, les capitaux. Maintenant la Chine, après s'être beaucoup nourri de la Silicon Valley, a créé sa « propre Silicon Valley ». La Silicon Valley est de venu le berceau d'autres épicentres : la Chine, Israël. A nous de trouver notre propre identité.

Est-ce que c'est la technologie qui fait l'histoire ? Avez-vous le sentiment qu'il y a une sorte de régulation automatique qui nous dépasse, ou pensez-vous qu'il y a une possibilité de régulation ?

Je pense que la main invisible existe si on y croit. Il n'y a pas un sens de l'innovation technologie comme il y a un sens qui nous donnerait le sens de l'histoire. On a un peu perdu de vue le décalage qui existait entre la notion de progrès (qui était lié à la science, à ce qui est mieux), à la notion d'innovation (l'innovation c'est ce qui est nouveau).

En technologie toute innovation n'est pas forcément un progrès. Donc cela enlève la notion de progrès. Le progrès pourrait nous guider quelque part, l'innovation ne nous guidera pas quelque part. L'approche de la tech est une approche très solutioniste. L'innovation la plus talentueuse, la plus fondée, ne remplacera jamais une vision politique. Je pousse beaucoup pour que l'on repolitise la technologie, c'est-à-dire qu'on la replace au centre de la cité. La vision politique c'est le propre de l'homme et non de la machine.

Les cycles d'innovations sont devenus tellement rapides qu'il y a un décalage de plus en plus grand entre notre capacité à faire des choses qui nous sont conférées par la technologie qui est la nôtre, et la capacité morale de savoir s'il est bon ou pas de les faire. Nous sommes dans une tension.

La tension, elle est entre les nations, les politiques et les sociétés, les multinationales qui ont des pouvoirs qui dépassent ceux des nations ?

Cette tension elle est très forte car la capitalisation boursière de certaine société est équivalente au PIB d'un grand pays industriel. Le propos d'une entreprise est de faire de l'argent, mais avec les entreprises à mission on voit que cet édifice est en train de se lézarder, ça ne veut pas dire que les entreprises ont arrêté de faire du profit mais une entreprise c'est aussi un groupe d'humains. Les premiers syndicats apparaissent dans la Silicon Valley. Cela bouge en interne dans ces entreprises. Et les états vont se comporter comme des entreprises. Le statut de l'état-nation est remis en cause et cette remise en cause est vue comme quelque chose de très positif par une certaine élite, mais pour d'autres cela n'est pas envisageable. Cela crée de la distance entre des personnes qui sont normalement toutes défendues par un même état. Le principe du client c'est qu'il ne partage pas une cause commune avec les autres, le citoyen est embarqué dans une société, il fait partie d'une nation, cela donne des droits mais aussi beaucoup de devoirs.

Ce dialogue entre les libertariens et l'Église existe-t-il vraiment ? Ce mouvement libertarien est extrêmement fort, l'Église a-t-elle quelque chose à apporter dans ce domaine ?

Il y a une prise de conscience, notamment au moment de la pandémie qui a révélé les inégalités humaines, de la part d'un certain nombre de dirigeants qui veulent trouver des solutions pour remédier à cela. Le dialogue est donc fructueux. Il faut admettre que l'on n'a pas encore trouvé de solution et qu'elles sont encore moins mises en œuvre. Mais je pense que nous sommes en chemin. Nous avons des sociétés de plus en plus fractionnées. L'entreprise ne survivra jamais si l'état sombre dans la guerre civile.

Nous nous trouvons devant une certaine impuissance devant cette fracture numérique, cette possibilité de s'exprimer sur n'importe quoi sans contrôle.

Parler ensemble c'est la première étape, décider est la deuxième étape et appliquer la troisième. On voit qu'un certain nombre de choses se mettent en place, par exemple Tech for Good mis en place par le Président de la République. Des sommets commencent à faire sortir certaines choses. Des indicateurs et des objectifs seront annoncés qui déboucheront probablement sur des engagements.

Vous avez dit « ce que l'on ne mesure pas n'existe pas ». Quel est le rapport entre Dieu et la Silicon Valley ?

La Silicon Valley c'est la métaphore de l'innovation, et Dieu c'est Dieu. Donc la question qui se pose c'est comment notre capacité à innover s'articule par rapport à Dieu ? Être innovant quand on a été créé par un Dieu créateur c'est assez logique, et quelque part on ne fait que continuer, à notre échelle, un acte créateur du Dieu qui nous a fait naître.

Ensuite le problème c'est qu'avec cette capacité à créer on peut vite se prendre pour un créateur. Est-ce que l'on va se considérer comme les dieux de ces machines ? Le libre arbitre de l'humain le place face à un choix quant à sa capacité qu'il a de rester à l'image de son Dieu et donc de prolonger un acte créateur. Nous devons être des intendants de ce monde tout fait, ça n'est pas nous qui l'avons fait. Donc la question qui se pose c'est : « est ce que nous sommes capables de nous saisir de cela et de mettre nos capacités intellectuelles ou créatrices au service de ce projet-là ? » ou au contraire nous nous comportons comme des petits tyrans. La tentation d'oublier que nous sommes à l'image de Dieu (Adam et Eve) et de se bâtir notre propre image, nous emmène dans le mur.

...Y compris, dans la Silicon Valley de se prendre pour des Dieux eux-mêmes ?

Les grands personnages de la tech, qui apparaissent de façon un peu fantasque, le font car cela fait partie du show. Il faut faire un show vis à vis des investisseurs et des banquiers. Nous avons l'impression que c'est eux qui se prennent pour des dieux, mais ils sont assez symptomatiques de l'humain. L'humain se sent comme un petit dieu lorsqu'il utilise son téléphone et réalise qu'il peut tout faire avec. Nous avons l'impression de posséder la technologie, mais en parallèle la technologie peut également être notre Dieu, nous attendons qu'elle nous protège, qu'elle nous connecte...

Les bornes connectées sont un peu comme les dieux lares dans la Rome antique, nous allons demander à ces petits objets de nous épauler dans notre vie courante. D'un côté nous nous prenons un peu pour des dieux et en même temps nous nous mettons volontairement sous la coupe de faux dieux.

La difficulté ne vient pas de la technologie mais elle vient de l'humain. Le vivant de façon générale économise son énergie, l'animal a des plages de repos, l'esprit humain, lui, va essayer d'utiliser le raccourci, le moindre effort. Quand nous sommes face à ces technologies, nous allons avoir tendance à économiser plein de choses (exemple de la borne à qui l'on demande d'éteindre la lumière : grosse consommation d'énergie dévastatrice pour l'environnement).

Lorsque l'on fait appel à un moteur de recherche, notre esprit est mis à contribution (lecture, choix...) avec une borne, elle nous donne une seule réponse et nous nous en satisfaisons. Il y a donc une paresse qui s'installe et l'humain petit à petit s'enlise dans une paresse qui va déléguer une partie trop importante des décisions qui incombent à sa vie, car finalement c'est plus simple.

Nous arrivons donc à une forme de dystopie et non d'utopie, c'est ce que vous craignez ?

Je crains une dystopie qui ne viendrait pas de la technologie mais de l'assoupissement de l'humain. Un humain qui ne fait plus l'effort de..., ne prend plus la responsabilité de... et qui laisse faire. La machine qui fait à notre place et qui prend des microdécisions pour nous aider à prendre les grandes décisions seulement et nous débarrasser du reste. C'est très bien, mais la machine qui petit à petit nous rend dépendant, c'est extrêmement fragilisant pour notre espèce.

Nous avons un monde à deux vitesses entre ceux qui maîtrisent cette technologie et qui en tirent le meilleur parti (les personnes de la Silicon Valley qui n'autorisent pas l'accès aux nouvelles technologies avant l'âge de 13 ans à leurs enfants) et ceux qui ne maîtrisent pas et qui se laissent embarquer. D'un point de vue économique on risque de voir, progressivement, émerger une sorte de prolétariat numérique, car il y a des gens pour qui la machine travaille pour eux, et il y en a (dans les chaînes de distributions par exemple) qui travaillent pour la machine, font ce que la machine leur dit de faire.

Cette pandémie a fait apparaître des choses que l'on avait soupçonné : se confronter à la mort, à la précarité, à la fracture numérique. En parleriez-vous aujourd'hui dans votre livre si l'on devait rajouter un chapitre ?

Cette crise sanitaire aussi désastreuse qu'elle puisse être, n'est qu'une répétition générale avant ce que l'on pourrait connaître dans la crise climatique, et paradoxalement, elle va nous réveiller et nous montrer toutes les fragilités de notre société. Cela nous donne une opportunité de restructurer un certain nombre de choses et cette restructuration elle est économique, politique, technologique. C'est la dimension positive.

Mais s'il y a un mot qui me marque c'est le mot résilience, le facteur de résilience c'est essentiellement l'humain, or nous faisons trop peser sur l'humain ; il faut peut-être que nous ayons des technologies qui nous aident à gagner en résilience. Il ne faut pas penser les technologies pour l'optimisation, mais pour la flexibilité.

Il va falloir que l'on mette notre inventivité au service de technologies plus sobres, plus frugales. Jouez l'articulation entre le long tech et le high tech. Une technologie qui fasse du bien à plus de gens (ex du frigidaire). Il faut que l'on place notre inventivité aux bons endroits si l'on veut que la technologie se mette au service de l'humain et vienne contre balancer le fait que nous sommes de plus en plus nombreux.

Y aurait-il une faillite politique sur les incitations aux géants de la tech ? (Problème de monopoles, manque de régulation, ...) Autrement dit, faudrait-il plus aller encourager les politiques plutôt qu'accompagner les entreprises de la tech ?

On ne peut pas faire l'un sans l'autre. La régulation est pour les « good guys », les mauvais trouveront toujours une façon de détourner le système.

Il faut donc convaincre les dirigeants d'entreprise de bien faire les choses. Cette crise a montré que les entreprises qui ont un écosystème fort sont celles qui résistent le mieux à la crise. Les fonds d'investissement éthiques sont ceux qui ont le moins baissé.

Pour aller plus loin :

***Dieu et la Silicon Valley* d'Éric Salobir éditions Buchet/Chastel, 2020.**

Intelligence artificielle, robotique, transhumanisme... jamais le progrès n'a suscité autant d'interrogations vertigineuses. Saurons-nous profiter de cette révolution sans y perdre notre âme ? Passé par une école de commerce et par la finance avant de rejoindre l'ordre des Dominicains, Éric Salobir nous guide dans le dédale de ces avancées technologiques. Il revendique de vivre à une époque où la science et la spiritualité ne doivent pas s'opposer, mais, plus que jamais, s'appuyer pour relever les immenses défis actuels.

Fondateur du think tank Optic, qui observe les incidences des nouvelles technologies sur l'humain, et consultant auprès du Saint-Siège, il favorise dialogues et confrontations entre les représentants d'une Église de 1,313 milliard de catholiques, qui exerce l'une des influences politiques et spirituelles les plus anciennes au monde, et les grands patrons d'un petit territoire californien rassemblant 73 des 143 milliardaires de la *tech*, qui ont changé la vie quotidienne de milliards d'individus pour le meilleur et pour le pire. Il est vital de jeter un pont entre ces univers aux temporalités si différentes.

Jamais, affirme Éric Salobir, l'homme n'a été aussi puissant, et aussi perdu face aux deux chocs du XXI^e siècle : la révolution numérique et le réchauffement climatique. D'où la question au cœur de ce livre : comment l'éthique et la spiritualité peuvent-elles accompagner l'une et affronter l'autre ?